De la portée révolutionnaire de la pragmatique : le modèle inférentiel contre le modèle du code

Laurent Gankama
Université Marien Ngouabi (Congo)
gankamalaurent@gmail.com

Résumé

La présente réflexion met en lumière la distinction entre le modèle du code et le modèle inférentiel dont la contribution novatrice se traduit par une nouvelle perception de la communication et de la pragmatique. En montrant qu'il est possible d'inférer le sens implicite d'un énoncé qui ne découle pas de sa formulation explicite, le principe inférentiel introduit une révolution en pragmatique. Dans ce sens, il met en avant l'interprétation des discours en fonction des données contextuelles de l'échange communicationnel, le recouvrement par le destinataire de l'intention communicative du locuteur, et par conséquent, l'exploration des rapports entre la communication et la cognition.

Mots-clés : modèle du code, modèle inférentiel, sens contextuel, intention communicative, pragmatique cognitive.

Abstract

The present reflection highlights the distinction between the model of the code and the inferential model, the innovative contribution of the latter, which results in a new perception of communication and pragmatics. By showing that it is possible to infer the implicit meaning of an utterance that does not derive from its explicit formulation, the inferential principle introduces a pragmatic revolution. In this sense, it puts forward the interpretation of the discourses according to the contextual data of the communicational exchange, the recovery by the recipient of the communicative intention of the speaker and consequently the exploration of the relations between the communication and the cognition.

Keywords: code model, inferential model, contextual sense, communicative intent, cognitive pragmatism.

Introduction

Réfléchir sur le caractère révolutionnaire de la pragmatique, c'est mettre en évidence et en avant la conception du langage de Paul Grice, énoncée aussi bien à travers la notion de signification non naturelle ou intentionnelle que par le moyen du principe de coopération et des maximes conversationnelles, notamment au regard de sa contribution, à la mise en place d'une approche novatrice, qui s'appuie sur le modèle inférentiel. Selon Sperber et Wilson (1987, p. 697-699), le modèle inférentiel passe par la remise en cause du modèle du code, qui a été prédominant pendant des siècles en philosophie du langage, en linguistique et en théorie de la communication. Il nous convient alors d'exposer, dans un premier temps, le modèle classique du code et ses limites, avant de mettre en exergue et en perspective, aussi bien l'interprétation inhérente au modèle inférentiel que l'intérêt que celui-ci implique dans le champ communicationnel.

1. Le modèle du code et ses limites

Si les êtres humains sont souvent perçus comme des animaux communicants, c'est que la communication apparaît comme un processus constitutif de la nature et de l'être de l'homme. Autrement dit, la communication fait partie intégrante

de la vie humaine, et représente clairement une réalité, tant banale qu'ordinaire de son existence. Elle se manifeste par les diverses formes d'expression mises en œuvre par l'homme : la parole, les gestes, les textes écrits, les œuvres d'art, les chants, les savoir-faire, les savoir-être, les façons de s'habiller, etc. La communication recouvre donc un champ si large, riche et complexe, de sorte que tout ce qui est humain semble être porteur de sens et potentiellement disposé et destiné à la relation communicationnelle. Ces multiples dimensions et domaines ouvrent la voie aussi bien à la réussite qu'à l'échec de mise en œuvre de l'activité communicationnelle. En effet, les échecs et limites éventuels auxquels se heurte l'exercice de la communication – en tant qu'interaction qui requiert l'émission et la réception de messages ou de sens – soulèvent particulièrement le problème si majeur des difficultés inhérentes à ce processus. Ces difficultés tendent à révéler qu'au-delà de la facilité et de la banalité apparentes que présente l'acte communicationnel, semblent s'y dissimuler le problème et la nécessité de l'explication, de l'élucidation et de la compréhension. Car la communication implique, de manière incontournable, la transmission et l'échange d'idées, d'états mentaux, qui, n'étant pas communs à tous les êtres humains engagés dans cette relation, ne peuvent être accessibles que si les différents protagonistes partagent dans cet échange des codes communs, à savoir des systèmes d'association d'un sens – en tant qu'élément mental – à un signe – en tant qu'élément externe. De ce point de vue, la communication repose de manière classique sur le modèle du code, et, conformément à ce modèle, l'interprétation d'un énoncé se révèle une entreprise de décodage, c'est-à-dire un effort de recouvrement de la pensée qui lui est associée d'après les conventions ou les règles du langage.

Le modèle du code peut alors se résumer en trois points (D. Sperber, 2000, p.119-128). Suivant le premier point, un code permet d'associer à tout sens une expression, et à toute expression un sens. Le deuxième point dispose que les langues humaines sont fondamentalement et essentiellement des codes. Dans le troisième point, il apparaît que le locuteur encode au moyen d'une expression le sens qu'il veut communiquer. L'auditeur décode l'expression et identifie ainsi le sens voulu.

Ce modèle du code explique la manière dont la communication humaine se produit. Ce procédé autour duquel se structure l'approche classique de la communication, d'Aristote à la sémiotique contemporaine, montre que les hommes disposent de codes les plus riches que sont les langues ; et ceux-ci leur permettent d'encoder tous les sens qu'ils voudraient exprimer et véhiculer. Dans ce sens, le locuteur est censé encoder, au moyen d'une phrase, le sens qu'il voudrait communiquer, pendant que l'auditeur est appelé à décoder cette phrase en vue de découvrir ce que le locuteur a voulu lui communiquer. Il s'agit là d'une illustration du codage à partir duquel différents types de messages peuvent être mis systématiquement en relation avec des types de signaux. Mettant alors en évidence la fonction du code, ce système consiste à véhiculer de l'information entre des mécanismes de traitement. C'est dire donc que le modèle du code traduit les conditions et les procédures de communication par une succession de codages et de décodages. De ce fait, ce processus requiert que, pendant que les locuteurs énoncent des messages ou utilisent des signaux linguistiques pour coder leurs pensées et véhiculer les idées qu'ils souhaitent exprimer, les auditeurs, à leur tour, cherchent à comprendre ces idées, en décodant lesdits messages ou signaux. Ainsi, lorsque la pensée décodée par l'auditeur ou l'interlocuteur correspond à celle codée par l'émetteur ou le locuteur et, en cas de reconnaissance mutuelle entre les deux partenaires, on parlerait alors de réussite de la communication. Dans ces conditions, la communication se déroulerait sous la forme d'un

émetteur-récepteur ou locuteur-interlocuteur, médiatisé par un message ou une information, dont la compréhension nécessite de la part de celui qui la reçoit, à savoir le récepteur ou l'interlocuteur, un effort de décodage ou de dévoilement du sens véhiculé.

Tel est le schéma suivant lequel se met en œuvre l'échange communicationnel fondé sur le modèle du code. Selon Dan Sperber (2000, p.119-128), ce paradigme trouve sa légitimité dans l'articulation des repères communicationnels suivants :

1- Un code permet d'associer à tout sens une expression, et à toute expression un sens ;

2- Les langues humaines sont des codes ;

3- Le locuteur encode, au moyen d'une expression, le sens qu'il veut communiquer, de sorte que l'auditeur décode l'expression et identifie ainsi le sens voulu.

Ce modèle du code explique la manière dont la communication humaine se produit. Ce procédé autour duquel se structure l'approche classique de la communication, d'Aristote à la sémiotique contemporaine, montre que les hommes disposent de codes, les plus riches possible, que sont les langues, qui leur permettent d'encoder tous les sens qu'ils voudraient exprimer et véhiculer. Dans ce sens, le locuteur est censé encoder au moyen d'une phrase le sens qu'il veut communiquer et l'auditeur est appelé à décoder cette phrase en vue de découvrir ce que le locuteur a voulu lui communiquer. Cela revient à indiquer que l'acte communicationnel nécessite autant une offre de signification soumise par l'émetteur auprès du récepteur que l'effort de compréhension du sens par celui-ci. L'effectivité de l'exercice communicationnel repose alors sur la mise en œuvre de ce processus d'échange à travers lequel, deux ou plusieurs personnes nouent une relation de partage de significations, de telle sorte que les unes émettent leurs intentions signifiantes à travers des signes linguistiques compréhensibles et les autres les reçoivent, en saisissent le ou les sens véhiculés.

Par code, en tant qu'objet de la communication, on fait référence aux différents signes linguistiques partagés par les hommes, dans le cadre de leurs conventions sociales et qui leur permettent de parler, de signifier, de comprendre, d'interagir par le langage. Dans ce sens, pour parler et s'exprimer, il faudrait non seulement que les hommes disposent d'une compétence linguistique, mais encore qu'ils recourent à des signes pour véhiculer leurs idées, pensées et messages. Ces signes, qui se traduisent et s'extériorisent sous forme de sons, de mots, de phrases écrites ou orales, représentent des symboles, des codes à partir et à la faveur desquels les hommes véhiculent leurs idées, leurs pensées, leurs aspirations, leurs désirs et établissent ainsi des rapports de communication entre eux. Cette communication interhumaine est rendue possible par le fait que ces différents mots et signes linguistiques disposent d'une charge sémantique que les hommes leur ont conventionnellement attribuée. Dans ces conditions, l'acte communicationnel requiert le recours à ces symboles ou ces codes, en tant que supports de signification ou de formalisation des différents sens que les hommes y attachent de manière conventionnelle. Il s'agit là d'un paradigme communicationnel fondé sur le respect des repères signifiants ou de standards signifiants établis par la société pour faciliter l'interaction communicationnelle entre les hommes.

C'est dans la perspective de ce paradigme du code que s'inscrit le schéma de la communication esquissé par Roman Jacobson. Ce schéma met en exergue à la fois les acteurs et les facteurs qui interviennent dans une interaction, en y jouant un rôle et en influençant, sous des façons particulières, le message véhiculé. Il met en relation l'émetteur ou le destinateur avec le récepteur ou destinataire, par le moyen du canal, du code, du message et du référent.

Le destinateur, l'émetteur et le destinataire ou le récepteur communiquent dans le cadre d'une interaction normale et il s'agit là d'une communication bidirectionnelle où deux personnes interagissent de façon courante. Dans le cas où il s'agit d'un échange mis en œuvre dans un cadre institutionnel, on voit se produire ou se dérouler une communication unidirectionnelle, car c'est une seule personne qui fournit le message ou produit la parole et l'autre se limite simplement à écouter. Une telle interaction impose une hiérarchie relativement rigide, à l'instar de ce qui se passe dans une salle de classe, où l'enseignant s'exprime, transmet un cours ou une leçon aux apprenants, qui s'efforcent de comprendre ce qui est transmis.

Quant au message véhiculé, il peut être représenté par un matériel transmis ou par l'information transmise par l'interlocuteur ou le locuteur. Ce message varie dans sa durée, dans sa forme, dans son contenu. Dans les interactions individualisées, le message est en général adapté à l'interlocuteur, alors que dans les communications institutionnalisées, le message paraît plutôt rigide et standard.

Ces différentes interactions requièrent l'existence d'un contact ou d'un canal, qui peut être physique ou psychologique, un référent et surtout un code. Le référent indique la situation à laquelle renvoie le message, ce dont il est question dans le message ou l'information, à savoir le contexte. Le code quant à lui désigne un ensemble conventionnel de signes, soit sonores ou écrits, soit linguistiques ou non linguistiques, communs en totalité ou en partie au destinateur et au destinataire. C'est dire que le code doit être compris par les deux protagonistes de l'échange pour rendre possible la transmission et la réception du message. Il arrive, dans certains cas, que le message mette en œuvre plusieurs codes en même temps (langue orale, gestes, habillement, etc.). Dès lors, peuvent être mis en jeu des cas de redondance, de complémentarité ou de contraste dans lesdites expressions.

Il apparaît que le modèle communicationnel élaboré par Roman Jacobson (1960, p. 350-377), introduit non seulement une dimension psychologique dans les constructions classiques de la communication, à l'instar de celles de Shannon et Weaver, mais encore ajoute trois autres facteurs : un objet ou un référent, un code ou l'ensemble de règles du langage utilisé et un contact ou un médium. Chaque facteur qui y intervient dispose d'une fonction spécifique. Il y a la fonction référentielle qui intéresse le lien entre l'objet et le message, la fonction émotive qui concerne le rapport entre le message et son destinateur ou son émetteur, la fonction conative se rapporte au lien entre le message et son destinataire, la fonction esthétique entre le message et lui-même, la fonction phatique entre le message et le médium, la fonction métalinguistique qui s'établit entre le message et le code. Tel qu'il est constitué, le modèle du code est souvent caractérisé par opposition au modèle inférentiel.

C'est ce qui ressort chez Sperber et Wilson qui, en s'appuyant sur la théorie gricéenne de la signification, établissent une distinction entre le modèle du code et le modèle inférentiel, en tant que « *deux processus d'accès au sens* » (P. Egré, 2010, p. 6).

En effet, le modèle du code s'illustre dans le circuit communicationnel à travers l'encodage et le décodage. L'encodage consiste en une espèce de voilement, de masquage ou d'habillage du sens d'un message ou d'un discours par son expéditeur, qui, pour s'exprimer, fait nécessairement usage de mots, de signes ou de symboles linguistiques ou non linguistiques pour formaliser ce qu'il souhaite dire et véhiculer. L'encodage apparaît, de ce point de vue, comme un impératif communicationnel, dans la mesure où non seulement l'homme doit

communiquer pour des nécessités relatives à son existence sociale et à sa vie institutionnelle, mais encore cette communication passe par l'usage des mots et signes divers, dont l'essence se trouve dans la représentation du sens, traduisant ainsi la fonction symbolique du langage. Dans ce sens, chaque mot ou chaque signe expressif employé par l'homme pour véhiculer une idée revêt la portée et la valeur d'un code, d'un symbole, porteur de sens, représentatif de quelque chose, indicateur d'un message véhiculé par celui l'émet ou l'utilise. Ce système d'encodage participe clairement du dispositif requis pour la communication, qui met en parallèle et surtout en relation un expéditeur et un récepteur, un locuteur et un interlocuteur et qui nécessite un échange, une transmission de sens. Ce sens transmis est généralement encodé, sous des éléments expressifs divers, souvent conventionnels (mots, phrases, symboles, images, etc.) propices à sa formalisation. C'est dire que chaque message ou chaque discours, en tant qu'expression d'un sens, apparaît comme une forme, un système codé qui renferme un contenu, qui nécessite d'être dévoilé, interprété par celui à qui il est destiné. Cet effort de dévoilement ou d'interprétation du sens véhiculé se ramène au décodage par le destinataire ou l'interlocuteur du message envoyé par l'expéditeur ou du discours énoncé par le locuteur.

Dès lors, on peut admettre que le modèle de communication par code est fondamental, notamment pour rendre possible et effective une interaction normale et régulière, qui prévoit des conditions classiques et conventionnelles de perception, d'interprétation et de compréhension du sens des messages ou des énoncés. Seulement, comme le soulignent Sperber et Wilson (1989, p. 27), le contenu encodé et décodé ne contribue pas à épuiser l'acte de signification. Car, au-delà de ce processus de communication par la voie de l'encodage et du décodage, il est possible de recourir à un autre modèle. Cela tend non seulement à montrer que l'acte de signification ne s'enferme pas dans l'encodage et le décodage, mais encore à mettre en évidence les limites inhérentes au modèle du code.

C'est dire qu'au-delà de ses atouts, le modèle du code comporte néanmoins des limites. Celles-ci se situent particulièrement dans le fait que malgré la réalité selon laquelle il se montre « adéquat du point de vue explicatif (il explique la communication et son échec), il est inadéquat du point de vue descriptif », en raison de l'exigence qui établit que « *la communication verbale implique une bonne dose d'inférence* » (J. Moeschler, A. Auchlin, 2005, p. 156).

Certes, la réussite d'un acte communicationnel dépend de la nécessité pour les protagonistes de cet échange de partager un code commun pour se comprendre. De ce point de vue, le partage d'un code commun représente la condition nécessaire du succès de la communication. Mais, cette exigence ne paraît pas pour autant suffisante pour garantir la réussite de l'acte communicationnel. Dans certains cas et contextes particuliers d'interaction, le recours au modèle inférentiel paraît indispensable.

2. Le modèle inférentiel comme une des dimensions révolutionnaires de la pragmatique

S'il apparaît que le modèle de communication par code, c'est-à-dire suivant la procédure d'encodage et décodage des messages, comporte des limites, il s'ensuit que l'acte communicationnel requiert aussi la prise en compte d'un autre modèle interprétatif. Cela revient à souligner que le dépassement du modèle du code, au regard non seulement de ses limites mais aussi de la nécessité de considérer d'autres modalités et interactionnelles implique le recours à une autre et nouvelle approche de la communication, celle qui s'appuie sur l'inférence.

En effet, dans le déroulement des actes de communication verbale en général et non littérale en particulier, les interlocuteurs émettent et échangent des énoncés dont la signification ne correspond pas nécessairement à la charge sémantique qui leur est conventionnellement et ordinairement attribuée. En fonction de certains contextes d'interaction communicationnelle, les locuteurs peuvent émettre des actes de parole dont les sens ne peuvent être déterminés qu'en rapport avec ce cadre particulier de l'échange. De telles significations, dont le fondement et l'ancrage sont contextuels, nécessitent d'être inférées, déduites par les interlocuteurs qui en sont les destinataires. Autrement dit, dans certains échanges communicationnels, les locuteurs sont amenés à utiliser certains mots ou certaines expressions dont la compréhension ne dépend nullement de la référence à leur sens conventionnel ou traditionnel. Ces expressions, qui portent des significations autres que celles auxquelles elles sont traditionnellement attachées, ne peuvent être comprises que si les interlocuteurs qui en sont les destinataires s'efforcent de les interpréter en rapport avec le contexte de leur énonciation. Dès lors, pour qu'ils comprennent ce que signifient lesdites expressions, ils doivent en faire une interprétation contextualisée, adaptée aux circonstances, à la situation ou au cadre dans lequel se réalise l'échange.

C'est pour autant rappeler et indiquer que les mots, les expressions, y compris les usuelles, ne possèdent de sens figé et invariable. Les termes à l'aide desquels nous formulons nos énoncés disposent plutôt de sens dynamiques, voire aléatoires, puisque leur compréhension, leur interprétation sont variables en fonction des contextes dans lesquels on les utilise. Dans de telles conditions, où les énoncés possèdent des significations indirectes, contextuelles, le modèle qui s'avère commode pour interpréter et comprendre ce qui est dit ou affirmé par un locuteur c'est le modèle inférentiel. La particularité de ce modèle réside dans le fait qu'il permet d'inférer de ce qui est dit par un locuteur le sens qu'il a voulu exprimer, au-delà du sens littéral et apparent qui découle de la portée conventionnelle des termes utilisés. Il s'agit alors d'un modèle d'interprétation du sens des énoncés qui met en avant la capacité de l'interlocuteur d'une interaction ou du récepteur d'un message à identifier et déterminer ce qui est profondément véhiculé par le locuteur ou l'expéditeur. Ce modèle, qui amène les interlocuteurs à interpréter le vouloir-dire de leurs partenaires ou protagonistes, c'est-à-dire ce qu'ils ont voulu dire à travers leurs discours, ouvre la possibilité de mettre le langage en rapport avec la pensée, l'esprit ou la structure mentale du locuteur. Dans ce sens, étant donné que la parole représente un moyen d'expression de la pensée, des idées, il est possible pour l'homme, en tant que locuteur, de traduire ce qu'il pense ou ce qu'il veut dire par des mots divers et variés, sans s'enfermer dans les protocoles conventionnels définis dans les codes ou les standards symboliques régulièrement utilisés dans les langues usuelles. Dans ce sens, les intentions de communication peuvent être véhiculées au moyen de n'importe quelle expression linguistique choisie par le locuteur pour en rendre compte. De telles intentions, exprimées par un locuteur, ne peuvent être déterminées qu'en dehors des référentiels des codes linguistiques et nécessitent que soit identifié le vouloir-dire dudit locuteur.

Tel qu'il se présente, le modèle inférentiel apparaît comme un supplément, voire un dépassement du modèle du code. C'est essentiellement dans les théories contemporaines de la communication, en l'occurrence celle de Dan Sperber et Deirdre Wilson, qui a exercé une influence très considérable sur les recherches pragmatiques récentes. Cette approche s'inscrit comme un effort de mise en évidence du caractère révolutionnaire des idées de Paul Herbert Grice, en montrant que celles-ci débouchent sur une conception entièrement nouvelle de la communication.

Dans *La Pertinence* (D. Sperber, D. Wilson, 1989), Sperber et Wilson soulignent que le modèle du code, en tant que paradigme classique d'interprétation des discours, qui a dominé la philosophie du langage, les recherches en linguistique et en théorie de la communication depuis près de vingt-quatre siècles, devrait être opposé, à la suite des travaux de Grice, au modèle inférentiel.

Conformément au modèle du code, l'interprétation d'un discours ou d'un énoncé se ramène à un effort de décodage de celui-ci, c'est-à-dire à un exercice de recouvrement de la pensée ou de l'idée qui lui est conventionnellement associée selon les règles et dispositions du langage. Or, la représentation que se font les théoriciens et défenseurs du modèle inférentiel de l'interprétation est assez différente. En effet, ils considèrent une énonciation, non point comme un message codé, mais plutôt comme une action douée ou porteuse de sens. Dans cette optique, un locuteur peut, à travers le contenu d'une énonciation, recouvrer en contexte l'intention de communication de son interlocuteur.

Seulement, cet effort de recouvrement requiert que le locuteur formule quelques hypothèses qui lui permettraient de passer, de façon inférentielle, de ce que l'interlocuteur dit à ce qu'il veut dire, c'est-à-dire à ce qu'il a l'intention de communiquer. C'est autant indiquer que suivant le modèle inférentiel, la communication ne peut s'avérer effective et probante que lorsque l'intention de parler, de dire, de communiquer du locuteur est reconnue par son interlocuteur ou son auditeur. En plus, dans le processus de cette reconnaissance, l'interlocuteur ou l'auditeur doit parvenir à inférer le contenu des intentions de communication du locuteur.

Les prémisses de cette inférence se traduisent ou se présentent sous deux ordres. D'un côté, l'énoncé lui-même, et le contenu qui est explicitement exprimé ou véhiculé selon les conventions de la langue utilisée, représentent un point de départ indépassable. Sur ce point, le modèle inférentiel se limite à compléter le modèle du code et non à s'y substituer, car il s'agit d'un simple niveau de restitution de sens, qui implique le passage de la forme verbale ou sonore de l'énoncé à son contenu sémantique, de la nécessité de traduire, à travers l'énoncé, le contenu de ce qui est dit.

De l'autre côté, il paraît cependant indispensable pour l'auditeur ou l'interlocuteur d'émettre des hypothèses interprétatives qui ne sont pas nécessairement dépendantes de la signification linguistique de l'énoncé, mais qui s'attachent aux informations liées au contexte d'énonciation et aux principes généraux qui régissent toute conversation rationnelle. Jacques Moeschler et Antoine Auchlin présentent la spécificité du modèle inférentiel en ces termes :

> Le modèle du code rend compte de la dimension linguistique de la communication : les phrases sont analysées en autant de formes logiques, qui doivent être enrichies par le modèle inférentiel, dont la tâche est d'expliquer comment et pourquoi le destinataire est amené à assigner telle ou telle interprétation à un énoncé. Le modèle inférentiel interviendra notamment pour expliquer le déclenchement des significations secondaires, à savoir non littérales, mais aussi pour déterminer les référents des expressions référentielles (noms propres, syntagmes nominaux définis, indéfinis, démonstratifs, pronoms personnels, etc.), ainsi que la force illocutoire de l'énoncé (J. Moeschler, A. Auchlin, 2005, p. 156).

Il apparaît que la raison d'être, le bien-fondé du modèle inférentiel se trouve dans cette mise en lumière des conditions d'interprétation des énoncés, notamment dans la façon de décliner de certains énoncés les significations non littérales qui en ressortent, les sens possibles ou éventuels auxquels

peuvent se référer certaines expressions spécifiques. C'est dire que ce modèle permet de comprendre que dans l'acte communicationnel, certains messages et énoncés émis ou envoyés disposent à la fois de significations littérales et de significations non littérales. Les significations littérales sont celles qui se trouvent conventionnellement établies par les différentes langues, souvent répandues et communément connues par les différents protagonistes de l'échange langagier. Ces significations paraissent tellement évidentes et explicites qu'elles n'exigent nullement des interlocuteurs ou des destinataires des efforts d'interprétation. De leur côté, les significations non littérales sont celles qui ne ressortent pas clairement des repères conventionnellement établis. Loin d'être explicites, elles sont plutôt implicites attachées au contexte particulier d'énonciation ou d'émission du discours concerné et exigent en conséquence un effort d'interprétation.

Le modèle inférentiel s'inscrit alors dans ce cadre de mise en œuvre des conditions à travers lesquelles les hommes sont amenés à dévoiler le sens caché, implicite, non déclaré, à partir de ce qui est explicitement dit, écrit ou exposé. Il montre comment il est possible d'inférer un sens, de tirer une signification à partir de ce qui est dit ou annoncé, en déterminant les implications possibles qui découlent de chaque message émis ou de chaque discours énoncé. Car un discours peut transmettre une multitude sens à la fois apparents et non apparents.

Toutes ces indications tendent à montrer que le modèle inférentiel fonctionne comme un modèle pragmatique. Le caractère pragmatique du modèle inférentiel se légitime essentiellement par le fait qu'il explique comment, à la lumière aussi bien des informations livrées par l'énoncé que d'autres informations non linguistiques, le destinataire peut se montrer apte à émettre des hypothèses interprétatives. De ce point de vue, quelques traits caractéristiques permettent d'identifier le modèle inférentiel.

Parmi ces différents traits, nous pouvons retenir en premier lieu le fait que « *le modèle inférentiel produit une conclusion sur la base d'hypothèses contextuelles, fonctionnant comme prémisses* » (J. Moeschler, A. Auchlin, 2005, p. 156). Cela revient à dire que le modèle inférentiel est censé d'un côté expliquer la manière dont on doit procéder pour construire des hypothèses contextuelles à partir desquelles il est possible d'interpréter le sens d'un énoncé et, de l'autre, établir des règles d'inférence qui serviraient de prémisses pour en tirer des conclusions.

En deuxième lieu, l'autre trait caractéristique qui mérite d'être mis en exergue se situe dans le fait que les inférences qui dérivent du modèle inférentiel sont non démonstratives. Cela revient à dire que pour le destinataire d'un énoncé, la compréhension de celui-ci repose sur la nécessité de faire une hypothèse sur le vouloir-dire du locuteur. Dans cet effort, même si ce destinataire recourt à des règles d'inférence, il ne disposera d'aucune garantie sur la vérité de la conclusion qu'il aura tirée, car les prémisses peuvent s'avérer fausses. Ces inférences qui ne garantissent nullement la vérité des conclusions sont alors considérées comme des inférences non démonstratives. A ce titre, elles n'ont pas de caractère logique. Elles sont plutôt pragmatiques. En vertu de leur caractère pragmatique, elles se distinguent alors des inférences logiques, qui, elles, se caractérisent par le fait qu'elles préservent la vérité, en établissant les conditions de validité, de telle sorte que la conclusion soit la conséquence nécessaire des prémisses.

Or, les inférences pragmatiques ont un caractère non démonstratif parce qu'elles s'appuient sur un raisonnement qui n'est pas conscient et démonstratif. Il s'agit, dans la plupart des cas, d'inférences tirées à partir d'hypothèses qui ne sont pas fournies par le discours lui-même mais qui sont conçues par le destinataire pour espérer attribuer une conclusion ou un sens à l'énoncé du locuteur.

Ce faisant, il n'a aucune garantie sur la correspondance entre le résultat du processus d'interprétation qu'il a déclenché et l'intention communicative du locuteur.

Dans ces conditions, on est en face d'une communication considérée comme un processus à haut risque, du fait que rien ne donne au destinataire de l'énoncé la garantie que les hypothèses contextuelles qu'il a construites lui permettraient d'obtenir la conclusion de l'inférence non démonstrative qui corresponde à l'intention communicative du locuteur.

C'est autant signaler que dans le cadre de la communication verbale, le recours à des hypothèses contextuelles ouvre le chemin à une forme d'incertitude, à un résultat probabiliste. Cette incertitude semble liée au fait que non seulement les hypothèses contextuelles ne sont pas explicitement offertes aux hommes, par la voie verbale, mais encore la plupart des discours que nous émettons sont elliptiques.

Etant donné que le sens véhiculé par un locuteur ne se manifeste pas toujours dans l'expression explicitement présentée et qu'un effort d'interprétation est requis de la part du destinataire pour inférer, au moyen d'hypothèses contextuelles, l'intention qui y est communiquée, on voit se dégager deux dimensions fondamentales du modèle inférentiel.

D'une part, ce modèle se fonde sur le fait que l'interprétation d'un énoncé est fonction de son contexte. Dans ce cadre, les hypothèses contextuelles se traduiraient par la possibilité d'imaginer, de projeter, d'inférer, d'induire des conclusions qui découlent de la configuration du contexte concerné par l'énonciation.

D'autre part, les inférences non démonstratives sont annulables ou défaisables, car elles peuvent se montrer vraies dans un contexte et s'avérer fausses dans un autre cadre. Il ne s'agit pas ici d'exclure la vérité des inférences pragmatiques, mais plutôt de montrer que le caractère d'une conclusion dépend du fondement vrai des hypothèses qui permettent de l'inférer.

Il convient de rappeler que, tel qu'il se trouve explicité, le modèle inférentiel apparaît sans doute comme une expression et une conséquence du principe de coopération formulé par Grice en ces termes :

> Nous pourrions ainsi formuler en première approximation un principe général qu'on s'attendra à voir respecté par tous les participants : que votre contribution conversationnelle corresponde à ce qui est exigé de vous, au stade atteint par celle-ci, par le but ou la direction acceptée de l'échange parlé dans lequel vous êtes engagé. Ce qu'on pourrait appeler principe de coopération (P. H. Grice, 1979, p. 61).

Le sens et la portée de ce principe se traduisent, entre autres, par le fait que l'activité communicationnelle, en tant que processus relationnel, implique la coopération, la complémentarité, l'effort de construction collégiale et concertée du sens entre les partenaires qui y sont engagés. Cet effort commun et multilatéral devrait conduire à l'émergence des « *notions de coénonciation et de coconstruction du sens qui contredisent nettement le modèle du code et font droit à l'activité du destinataire d'une communication* » (J-P. Meunier, 1995, p. 11).

C'est dire que le modèle inférentiel rend compte d'une évolution remarquable de l'activité communicationnelle, qui permet d'engager la responsabilité tant du locuteur que de l'interlocuteur ou du destinataire dans la réussite de leur interaction. Le propos suivant de Trognon s'inscrit dans cette perspective :

> L'observation du processus interlocutoire d'assignation d'une signification à un énoncé par un locuteur montre que cette signification n'est pas simplement donnée à reconnaître mais qu'elle est construite matériellement au cours de l'échange interlocutoire (A. Trognon, 1986, p. 73).

On voit bien que la mise en place du modèle inférentiel a contribué à modifier la façon dont sont perçus à la fois le mécanisme et les finalités de l'activité communicationnelle. Dans ce sens, Sperber et Wilson ont montré que les êtres humains communiquent « *pour modifier et élargir l'environnement cognitif mutuel qu'ils partagent entre eux* » (D. Sperber, D. Wilson, 1989, p. 242). Cette idée met en évidence la perspective selon laquelle la communication se caractérise par sa pertinence. C'est dans le sens de cette caractérisation que Sperber et Wilson sont amenés à affirmer ce qui suit : « *Nous avons avancé qu'une information pertinente pour un individu est une information qui modifie et améliore la représentation globale que cet individu a du monde* » (D. Sperber, D. Wilson, 1989, p. 111).

Une telle représentation des rapports interhumains montre à quel point la communication comme échange et partage se distingue fondamentalement de la communication comme transmission. Dès lors, l'activité cognitive, qui était réduite au décodage dans le modèle du code, est devenue, à la faveur du développement de la pragmatique avec les travaux de Sperber et Wilson, une activité essentielle d'inférence. Celle-ci consistera à partir, pour l'auditeur, de l'énoncé d'un locuteur pris comme indice et à supposer que ce locuteur respecte le principe de pertinence pour inférer toutes les hypothèses possibles sur le monde comme environnement ou univers mutuel partagé. La cognition associée à la communication, sous l'angle de l'activité inférentielle, devient ainsi un champ intéressant de recherche.

Lorsqu'elle est greffée sur le modèle du code, la cognition fonctionne essentiellement comme une activité intrapsychique de décodage ; ce qui tend à se rapprocher de la manière dont le sens commun perçoit cette activité, en considérant que les processus cognitifs ont leur siège dans la tête ou dans le cerveau.

Or, certains psychologues, à l'instar de Jean Piaget, mettent en avant l'importance de l'interaction sociale, c'est-à-dire de la coopération et de la coordination entre individus, en tant que facteur qui favorise le développement cognitif individuel. Pour montrer que la décentration est le facteur essentiel du développement cognitif et que la décentration rend possible la pensée logique, Piaget écrit : « *C'est assurément le choc de notre pensée avec celle des autres qui produit en nous le doute et le besoin de prouver* » (J. Piaget, 1978, p. 164).

Cette affirmation de Piaget révèle que non seulement la décentration a un effet sur la cognition, mais encore s'articulent, dans cette cognition, l'inter et l'intra-individuel. Cela revient à indiquer que les opérations intrapsychiques mises en œuvre dans le cadre de la cognition consistent essentiellement en l'intériorisation des significations produites au cours des relations interindividuelles. Cette imbrication de l'interindividuel dans l'intra-individuel montre qu'il s'y produit une interaction presque similaire à celle qui s'accomplit dans le modèle inférentiel, d'autant plus que « *l'activité inférentielle d'un destinataire » vise à « répondre à la question qu'est-ce qu'il a voulu dire au sujet de notre monde mutuellement partagé* » (J-P. Meunier, 1995, p. 13).

Cette activité interprétative suppose alors une décentration et une intériorisation du point de vue d'autrui, de telle sorte que la réponse de ce sujet, devenu locuteur dans l'interaction, dispose qu'il restitue l'effort intra-individuel au niveau de la relation interindividuelle, après qu'il y ait inscrit son regard personnel.

On peut alors constater qu'à la différence du dispositif classique de communication, basé sur la centration du sens, le processus coopératif-inférentiel a la particularité d'être décentré, ouvert à plusieurs significations et implications et de mettre en œuvre une activité cognitive considérable. Il faut rappeler que ces deux modèles d'interprétation ne s'opposent pas de manière radicale, car il existe quelques interférences qui les relient. Par exemple, une communication à caractère stratégique, qui se déroule sous la forme d'une transmission et d'une action sur le comportement, peut solliciter et impliquer une importante activité cognitive. Il s'agit, dans ces conditions, d'une implication du destinataire dans la construction du message. De même, dans certains cas, une communication coopérative-inférentielle peut s'appuyer sur des sources communes et même instrumentales.

Il ressort de cette analyse du modèle inférentiel qu'à la suite de la révolution impulsée dans le champ de la pragmatique par les travaux de Paul Herbert Grice et sous l'influence de celui-ci, a émergé une nouvelle théorie, à savoir la théorie de la pertinence (TP) de Dan Sperber et Deirdre Wilson. Elaborée à partir de leur ouvrage intitulé *Relevance. Communication and Cognition*, publié en 1986 et traduit en français en 1989, cette théorie a introduit aussi une révolution en pragmatique, qui se justifie par deux raisons. D'un côté, elle représente la première théorie pragmatique à indiquer comment elle se situe par rapport à la linguistique en général et à la syntaxe en particulier. De l'autre, la théorie de la pertinence s'inscrit dans une tradition des sciences cognitives, incarnée par le cognitivisme de Jerry Fodor. A partir de ces deux considérations, on peut considérer la théorie de la pertinence à la fois comme une théorie de l'interprétation des énoncés en contexte et comme une théorie de la cognition.

Par ailleurs, on peut identifier deux caractéristiques de la théorie de la pertinence. La première consiste pour cette théorie à revendiquer son rapport avec une théorie syntaxique dénommée la grammaire générative, qui formule à la fois une hypothèse cognitive et une hypothèse linguistique. La deuxième caractéristique quant à elle est celle qui permet à la Pertinence de se relier à une hypothèse cognitive qui n'est autre que la théorie de la modularité de l'esprit de Jerry Fodor (J. A. Fodor, 1986).

Dans cette optique, la théorie de la pertinence prévoit que le processus d'interprétation des énoncés par les locuteurs passe par le respect des trois étapes suivantes : l'étape de transduction, l'étape de décodage linguistique et l'étape de traitement central. Dans ce processus, le contexte tient une place fondamentale, dans le sens où il représente l'environnement cognitif mutuel au locuteur et au destinataire, fournissant ainsi un ensemble d'informations disponibles qui alimentent le mécanisme déductif et interprétatif.

Le principe de pertinence qui fonde cette théorie suppose la production d'efforts et d'effets cognitifs. Il repose sur la présomption d'une pertinence optimale mise en œuvre par les locuteurs dans leur acte de communication ostensive. En supposant que le locuteur a produit l'énoncé le plus pertinent dans les circonstances de déroulement de l'acte communicationnel, l'interlocuteur peut alors y prêter attention et s'engager dans un effort d'interprétation. Par cet effort interprétatif, il s'attend à recueillir un effet cognitif. Dès lors, un énoncé est considéré comme pertinent dans un contexte s'il induit au moins un effet dans ce contexte. C'est dire que la pertinence est dépendante aussi bien des effets contextuels que des efforts cognitifs. De ce point de vue, la pertinence est relative à chaque personne, puisqu'elle varie d'un individu à l'autre. La prise en compte des effets contextuels de la communication permettrait sans doute au destinataire

d'effectuer une interprétation consistante, en recouvrant l'intention informative et communicative du locuteur.

Conclusion

Il ressort de l'analyse du rapport entre le modèle du code et le modèle inférentiel que les mécanismes de compréhension et d'interprétation des actes de langage varient et évoluent dans le temps. Si, le plan classique, le modèle du code semble requis pour rendre compte du sens des discours énoncés dans un acte communicationnel conformément aux repères conventionnels de la sémantique de la langue utilisée, le modèle inférentiel met en évidence de la dimension pragmatique du langage, en centrant l'interprétation sur les données contextuelles de l'interaction. Ce modèle a introduit une révolution dans le champ de la pragmatique, car il a surtout permis de mettre en valeur aussi bien le sens implicite des discours, la portée non littérale de la communication que la dimension cognitive de la pragmatique.

Références bibliographiques

- EGRE Paul, 2010, « Sens et Interprétation. Communication et Usage Linguistique », cours, séance 1 du 18 octobre 2010, Paris, CNRS, IJN, 10 pages.

- FODOR Jerry A., 1986, *La Modularité de l'esprit. Essai sur la psychologie des facultés*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Abel Gerschenfeld, Coll. Propositions, Paris, Editions de Minuit.

- GRICE Herbert Paul, 1979, « Logique et conversation », traduit de l'américain par Frédéric Berthet et Michel Bozon, *Communications*, 30, p. 57-72.

- JACOBSON Roman, 1960, « Linguistics and Poetics », Sebeok (éd.), *Style in Language*, Cambridge, MA : M.I.T. Press, p. 350-377.

- MEUNIER Jean-Pierre, 1995, « Deux modèles de la communication des savoirs », Supplément à *Recherches en communication*, n° 4, 16 pages.

- MOESCHLER Jacques, AUCHLIN Antoine, 2005, *Introduction à la linguistique contemporaine*, Paris, Armand Colin.

- PIAGET Jean, 1978, *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux et Nestlé.

- SPERBER Dan, 2000, « La communication et le sens », *Qu'est-ce que l'humain? Université de tous les savoirs*, sous la direction d'Yves Michaud, volume 2, Paris, Odile Jacob, p. 119-128.

- SPERBER Dan et WILSON Deirdre, 1987, « Precis of Relevance : communication and cognition », in *Behavioral and Brain Sciences*, 10, p. 697-699.

- SPERBER Dan, WILSON Deirdre, 1989, *La Pertinence. Communication et cognition*, traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, Paris, Les Editions de Minuit.

- TROGNON Alain, 1986, « Les modèles linguistiques de la communication », Rodolphe Ghiglione (Editeur), *L'homme communicant*, Paris, Colin, p. 37-73.